

# A POUR UNE LECTURE DE LA VILLE AFRICAINE CONTEMPORAINE

JAK VAUTHRIN\*

*Durant près de 1000 ans au moins, les vieux pays d'Europe, d'Asie, du Maghreb ou du Machrek enfermèrent leurs villes derrière d'épaisses murailles. Fuyant les brigands et les razzias des militaires en campagne, ceux qui le purent, s'empilèrent entre ces remparts et échangèrent leur savoir-faire contre quelques menues monnaies qui partirent aussitôt en taxes diverses sur le sel, sur l'eau propre, l'eau sale, l'air, les rues, taxes pour dormir, taxes pour mourir. Il y avait tant de besoins à couvrir sur une si petite surface que les citadins invitèrent les habitants hors-les-murs à oeuvrer pour les travaux les plus sales et les moins payés, et l'on inventa la banlieue... zone dortoir où vinrent s'agglutiner les gens des campagnes.*

La ville devint riche avec les contributions de tous ces gens qui fabriquaient, créaient, assemblaient, vendaient, on se mit à rationaliser le travail ; sont alors arrivés les syndicats, les congés payés, la retraite, la sécurité sociale et évidemment d'autres taxes...

## «...L'AFRIQUE DEVINT URBAINE EN MOINS DE TRENTE ANNÉES»

Pendant ce temps là, en Afrique au sud du Sahara, on dansait sous la lune. Il n'y avait pas de murailles. Les gens n'étaient ni enfermés, ni empilés et ne payaient pas l'impôt... Puis l'histoire passa et des villes immenses se créèrent mille fois plus vite que tous les pronostics coloniaux ou néo-coloniaux réunis avaient prévus. On se demande bien pourquoi les pays d'Europe désiraient si fort une Afrique rurale, un continent zoo, vierge de toute souillure urbaine. Malgré ce désir accompagnant le chiche paiement des matières premières livrées «brut»; l'Afrique devint urbaine en moins de trente années...

Les villes s'y sont développées sur le modèle le plus cahotique qui fut possible. Le colonisateur n'avait rien prévu et les pays industrialisés ne voulaient pas accorder le moindre soutien à ce nouveau monde urbain, ses immenses banques asséchées, ses néons clignotant, ses prostituées, ses drogués et le sida.

L'exode rural augmenta un peu plus les problèmes urbains pour les rendre complètement inextricables.

Comme en Amérique, le territoire africain était immense et le sol

gratuit (ou peut s'en faut), et il n'était pas dans la tradition de se serrer ou de s'empiler. Les américains qui eux payaient des impôts inventèrent des tas de systèmes pour rentabiliser leurs villes à

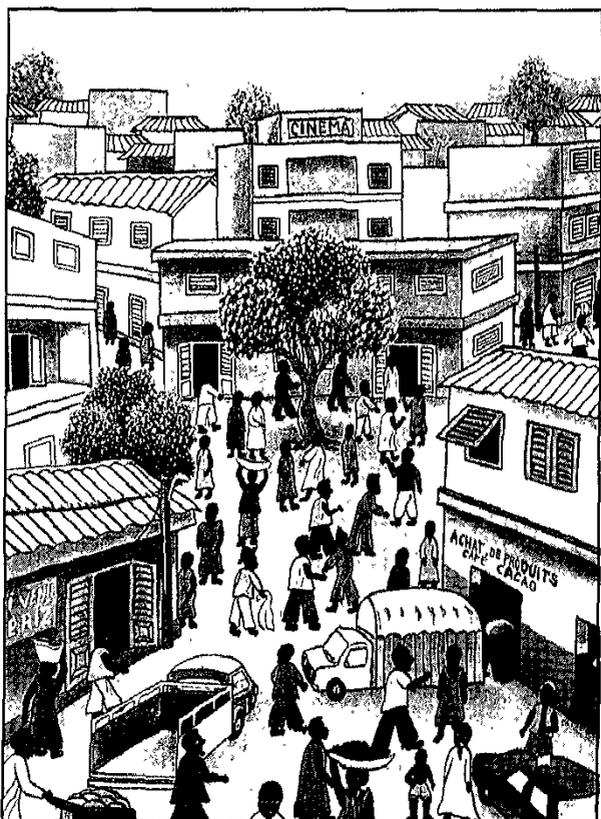


Illustration tirée de Jak Vauthrin, «Villes Africaines. Anarchie et raison d'une architecture», L'Harmattan, 1989.

\*Architecte-Urbaniste. F.I.S.A. et Réseau International Habitat, Culture et Développement (Sevilla-Fès-St.Louis du Sénégal). Prix Aga Khan 1992-1995.

# Pour une relecture de la ville...

commencer par les voitures, les trucks, les routes, les autoroutes, les motels, les Mac-Donalds, les fax et les ordinateurs. L'Afrique urbaine n'avait ni route, ni infrastructure, ni équipement, ni motel, ni Mac-Do... Pressés par leurs pairs, les gouvernants investissent dans les voies de communication si bien que de nouvelles routes permirent aux experts coopérants d'étréner leurs véhicules tropicalisés et à d'autres de vendre leurs goudronneuses. Les villes s'étirèrent ainsi, chacun jouissant sa parcelle et son mur de clôture, les égouts à ciel ouvert, pas ou peu de transport en commun, pas ou peu d'infrastructure ou d'équipement et 85% du budget total de l'état affecté à la survie d'une capitale... Ainsi subsistent avec peine Nouakchott, Bamako, Niamey, Conakry, Ouagadougou, Lomé, Djaména...

## UNE SCIENCE COMPLEXE ET FONDAMENTALE

L'urbanisme est une science toute neuve, appliquée à l'Afrique plus neuve encore. En Europe, l'urbaniste s'appliquait à rationaliser les rues, les égouts, les infrastructures, les équipements et laisser un passage rapide pour les milices lors de dissidentes manifestations. L'urbaniste n'admettait que le 90°. Pour sa raison à angle droit et pour l'ordre perpendiculaire, il fit raser la plupart des quartiers anciens de nos vieilles villes, puis fit de même avec les anciennes médinas dont les rues suivaient une autre raison; celle d'un cheminement naturel, humain et poétique.

L'urbanisme associe dans une vision prospective l'ensemble des sciences qui régissent la société urbaine. Peu de gens savent aujourd'hui que des générations d'individus auront à subir, à souffrir ou plus rarement à jouir des résultats bons ou médiocres de cet urbanisme ignoré ou de son absence. Des centaines de milliers, voire des millions, de personnes vivront quotidiennement des situations décidées par des visionnaires ou des imbéciles patentés.

L'Afrique, plus que tout autre continent, se doit de viser juste quant à son développement urbain. Une ville peut sucer à l'infini les substances vives et les richesses d'une nation et une autre rayonner sur toute une région et apporter à ses habitants sinon le bonheur, tout au moins une économie en action.

Les coopérations bi et multilatérales, voire internationales ou décentralisées tout comme l'aide au développement, son petit frère, n'accordent que fort peu de place à la ville et au développement du monde urbain qui touche cependant plusieurs milliards d'hommes, de femmes et d'enfants. Malgré cette cécité, l'histoire des hommes nous a prouvé que c'est dans les villes que se sont

produites toutes les révolutions qui ont façonné le monde où nous vivons: la monétarisation des échanges, l'explosion scientifique et technologique et tous les grands changements sociaux et politiques des 200 dernières années.

## LES VILLES SECONDAIRES

Laisser les choses se faire en méconnaissant radicalement le fonctionnement d'une ville, son développement, ses règles économiques, ses forces sociales, les richesses culturelles et créatives des populations, ses atouts et ses faiblesses écologiques, conduit inévitablement la société urbaine au chaos et à la faillite.

Au lieu de créer des énergies, la ville les bouffe. Les villes africaines, exploitées par le colon puis laissées à l'abandon par le pouvoir central, sont aujourd'hui exsangues.

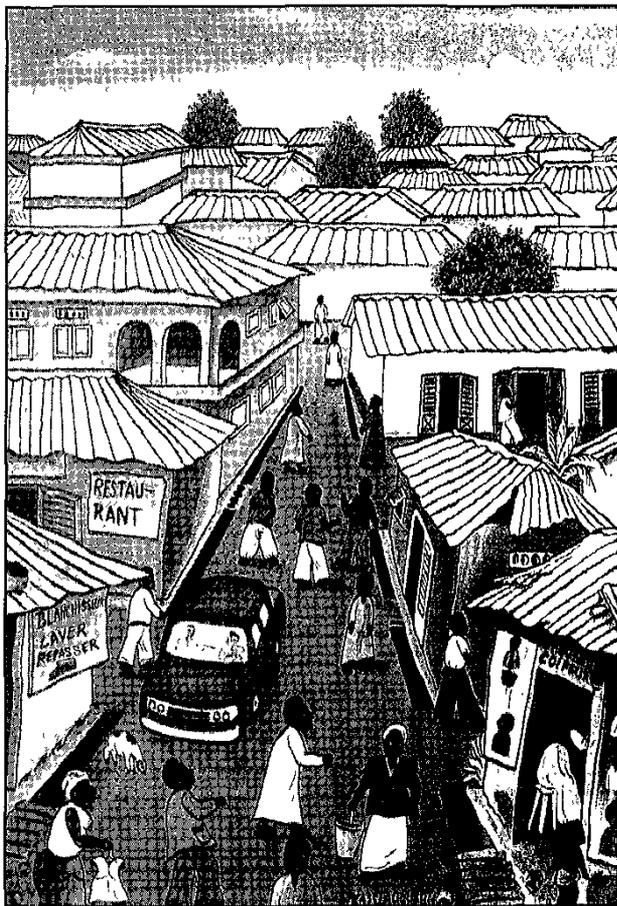
La régionalisation annoncée, qui suit logiquement l'essai de démocratisation, donne pour la première fois à ces villes africaines ruinées le droit et le devoir de se diriger elles-mêmes.

Si les villes secondaires sont laissées trop longtemps à l'abandon, toute la population du pays affluera dans la capitale où se concentre l'ensemble des richesses et des équipements du pays. Il se créera alors un pays nouveau, vidé de ses substances et de ses habitants, et un énorme abcès, mastodonte urbain, en guise de capitale.

De tristes exemples de cette alarmante prospective se déclarent un peu partout: en Mauritanie avec Nouakchott qui concentre 60% de la population nationale, au Sénégal avec le grand Dakar de 4,5 millions d'habitants qui remplit la presqu'île du Cap Vert jusqu'à Rufisque, à Bamako -

Mali... Les pays d'Afrique du nord, du Maroc à l'Egypte ne se situent pas hors de ce propos. D'ici peu les 2/3 de la population marocaine s'étaleront sur une bande urbaine et côtière de 240 kilomètres sur 5 de large. La population algérienne vit déjà sur son ruban urbain et l'Egypte s'enorgueillit d'un énorme monstre, Le Caire-Gizah de 22 millions d'habitants.

L'histoire nous apprend qu'il est vain de lutter contre un exode rural irréversible. Il est par contre possible de rendre les villes secondaires attractives: en distribuant géographiquement les richesses, équipements et infrastructures, écoles et universités et en aidant grâce à des avantages fiscaux, les entreprises à s'établir en dehors de la capitale. A regarder de près, la régionalisation à l'espagnole,



idem

pour dire une absurdité de plus, pourrait grandement favoriser un renouveau des pays qui en tentent l'expérience.

En ce qui concerne l'urbain qui est plus notre affaire, des pays entiers peuvent se rééquilibrer autour de capitales régionales potentielles, y compris dans des pays immenses et sous-peuplés comme le Mali: Ségou, Sikasso, Mopti ont leur charme. Au Sénégal, Kaolack, M'Bour et Saint-Louis ne manquent pas de joyeux atouts. Au Burkina, Bobo-Dioulasso récemment abandonnée pourrait revivre...

### LA DENSIFICATION

La multiplication des emplois en zone urbaine répond à certaines règles connues dont la densification est une des règles de base. Densification ne signifiant pas massification. Pour illustrer cet exemple, disons que Barcelone est une des villes du monde les plus denses, avec plus de 900 habitants à l'hectare, elle n'est pas massifiée pour autant. Plus une zone est pauvre plus il convient de densifier, c'est-à-dire de réunir dans un faible espace une population nombreuse. La médina de Fès où se concentrent plus de 300.000 habitants est un autre exemple.

Chaque habitant, mineur ou majeur, homme ou femme, sain ou malade, a une quantité de besoins journaliers, hebdomadaires ou mensuels à satisfaire en nourriture, habits, médicaments, meubles, fournitures et services divers qu'il recherchera dans une limite territoriale qui lui correspond. Trois cents mètres est une distance maximale pour un boulanger, mille pour les réparateurs: médecins ou mécaniciens, cinq cents pour un tailleur, et cent cinquante pour une repasseuse...

Chaque homme, chaque femme, chaque enfant a son rayonnement dans la cité, le quartier, la rue et a également ses sphères d'échange économique et financier. On a souvent affirmé un tas de salades sur les exclus des sociétés que sont les pauvres, les prisonniers, les malades du sida, les sans abris, les aveugles, ou les paraplégiques... Aucun homme, aucun groupe d'hommes n'est exclu même si la loi, la mode et l'égoïsme des coeurs dictent une conduite répressive. Quoiqu'il en soit, le prisonnier mange, il a un toit, des gardiens, des juges, des avocats, Amnesty International... Qui peut dire qu'il est exclu de la machine économique?

La règle est que plus il y a de monde dans un espace réduit, plus les échanges entre les hommes se multiplient; plus la ville est distendue, moins il y a d'échanges possibles. Richesse et pauvreté des cités: de New York-City à Bamako, D'Abidjan-Treichville à Niamey, de Paris-Saint-Denis à Nouakchott, de Dakar à Bangui.

En son temps, le président Senghor décida de créer l'université «Gaston Berger» à Saint-Louis-du-Sénégal. Les troubles étudiants et parisiens de Mai 1968, dont la trame effleura Dakar, fit réfléchir Senghor qui la déplaça à 20 Kms du centre de Saint-Louis.

Au lieu de participer au renouveau de Saint-Louis, créant toutes les annexes commerciales, culturelles, techniques et les emplois formels et informels qui en découlent: librairies, bibliothèques, laboratoires, dactylographie, cours de langues..., l'université tourne mal dans sa trousse. Professeurs et étudiants rejettent ces lieux perdus, hors de la fraîcheur naturelle du delta Saint-Louisien. Un bidonville-campus s'y est crée et la ville s'étire et se déforme bêtement pour rejoindre des bâtiments implantés là, sans ombre ni raison.

Comment peut-on imaginer une prise de conscience de la part des sociétés civile et politique sur l'importance de l'urbain et de l'urbanisme à l'échelle du continent de Soweto à Tanger? Comment les villes africaines, secondaires et capitales vont-elles affronter leur futur? et pour être plus précis, quelles sont les fées, les Djinns ou les sorciers qui vont pouvoir apporter aux villes africaines des plans directeurs simples et la résolution de les suivre? Quels sont ces bons-génies ou les magiciens qui effaceront ces fausses idées de grandeur et de modernisme attardé pour nous montrer l'exemple et la sagesse de l'urbanisme arabo-andalou qui a suscité tant de merveilles urbaines de Cordoue à la boucle du Niger? Là nos grands apprendront que les sinuosités de Séville, de Fès, de Marrakech ou de Djenné ne sont pas moins modernes ou futuristes que le quadrillage New Yorkais.

### COMMENT?

Le choix du comment est difficile, s'il procède naturellement de l'imagination et du savoir. Il condamne assurément les lignes directrices éculées, inhumaines, inapplicables aux villes africaines ou encore tout simplement idiotes.

Nous connaissons depuis quelques dizaines d'années les résultats dramatiques et le coût social exhorbitant des programmes d'habitat de masse, tours d'habitation ou myriades de logements pour pauvres, réalisés

en préfabriqué et par tranche de 1.000. La grosse entreprise ne peut donner que ce qu'elle a.

Nous avons visité, parcouru et vécu dans ces trames assainies et nous pensons qu'une intervention urbanistique et architecturale additionnelle pourrait être bienvenue. Si c'est loin d'être le pire de ce que nous connaissons, c'est encore à dix milles lieues de ce que nous souhaitons.

Faut-il laisser les habitants se débrouiller par eux-mêmes? Où se situer? Piquer aux uns et aux autres une idée, une méthode, un brin d'écologie banco, quelques chefs coutumiers, des subventions qui traînent dans des tiroirs épars, le tout à la sauce romantico-technique, est très à la mode. Si le style du film est actuel, il n'en demeure pas moins un navet sauf dans de très rares exceptions où le génie des acteurs efface l'insuffisance du scénario.

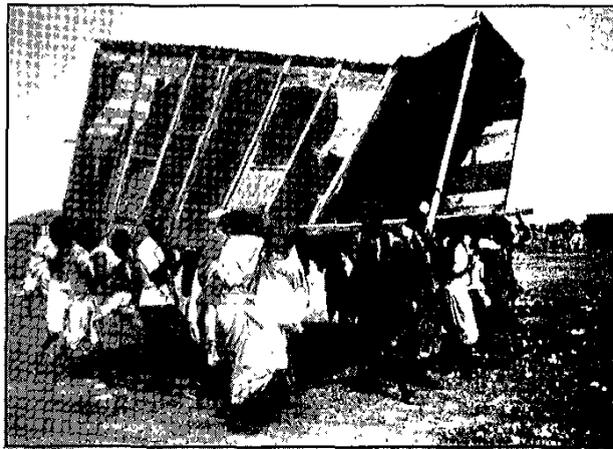


Photo: Jak Vauthrin

## Pour une relecture de la ville...

Si l'habitat est la résultante des forces qui constituent une société, il faut donc partir de la société, de ses pouvoirs, de ses richesses et de ses imaginations, puis remonter aux sources d'un urbanisme déterminant, pour finalement découvrir la résultante et, de là bâtir l'habitat du futur.

Pour cela: reconnaître l'existant, les règles de la société urbaine en place, de l'administration et des différents pouvoirs urbains, convenir des jeux et enjeux financiers, commerciaux et immobiliers, et des lois du milieu.

A partir de ces connaissances naturelles, suivre les voies que se sont tracées les habitants et utiliser toute leur créativité sachant transformer les rires, la musique, le temps et la foi en forces dynamiques.

Utiliser le pauvre bâti, conserver la trame urbaine, réhabiliter le plus possible, y compris le dégingué, ne serait-ce pour ôter à tous l'affre de la destruction et du déguerpissement. Ainsi chaque quartier reprend des formes et des forces propres pour constituer par addition des quartiers, la ville: somme de villages urbains.

Qu'on ne s'y m'éprenne pas, il ne s'agit ni d'un urbanisme kitch, ni

d'un patchwork raccomodé mais bien au contraire d'un habitat nouveau assis sur les traces d'un passé populaire. Inévitablement des bâtiments nouveaux surgiront. Ils pourront alors, sans contraintes, être bâtis sur le futur. Architecture d'espaces, de formes et de fonctions.

Le XXI<sup>e</sup> siècle ne sera pas un retour à la case bambou. Et l'architecture Dogon, aussi magnifique qu'elle soit, a vécu, tout comme les château-forts ou l'art gothique. L'Afrique n'est ni une réserve, ni un musée, ni un espace vierge pour de nouveaux cowboys. L'habitat issu de la culture africaine se doit d'être nouveau, inventif et inédit.

Habitat humain, vivant et populaire, architecture de sons et de rythmes, architecture de souffrance, de grandeur et d'humilité. Il est temps que les architectes et les urbanistes d'Afrique se lancent à la conquête de l'habitation humaine pour le continent tout entier et pour les 500 millions de mal-logés en attente d'une autre vie.

L'habitat du continent noir est en marche, captant sur son passage toutes les richesses et les pauvretés de son aventure humaine, de la souffrance de Soweto aux villes millénaires du Maghreb.

